BRIAN PANOWICH

Bull Mountain

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laure Manceau



actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Chez les Burroughs, on est hors-la-loi de père en fils. Depuis des générations, le clan est perché sur les hauteurs de Bull Mountain, en Géorgie du Nord, d’où il écoule alcool de contrebande, cannabis et méthamphétamine jusque dans six États, sans jamais avoir été inquiété par les autorités. Clayton, le dernier de la lignée, a tourné le dos à sa fratrie, et comme pour mettre le maximum de distance entre lui et les siens, il est devenu shérif du comté. À défaut de faire régner la loi, il maintient un semblant de paix. Jusqu’au jour où débarque Holly, un agent fédéral décidé à démanteler le trafic des montagnards. Clayton se résout alors à remonter là-haut pour proposer un marché à son frère. Il sait qu’il a une chance sur deux de ne pas en redescendre. Ce qu’il ignore, c’est que Holly en a fait une affaire personnelle, et que l’heure des pourparlers est déjà passée.

Salué par bon nombre d’auteurs fameux, à commencer par James Ellroy, *Bull Mountain* se lit comme l’histoire de Caïn et Abel dans un Sud plus poisseux que jamais. Avec ce premier opus d’une violence et d’une force également insoutenables, Brian Panowich signe un roman noir rural et déchirant.

BRIAN PANOWICH

Brian Panowich est pompier en Géorgie, où il vit avec sa femme et leurs quatre enfants. Il met la dernière main à la suite de Bull Mountain.

Photographie de couverture : © Tom Hoops

Titre original :
Bull Mountain
Éditeur original :
GP Putnam's Sons, New York
© Brian Panowich, 2015

© ACTES SUD, 2016
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-06375-7

BRIAN PANOWICH

Bull Mountain

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laure Manceau

ACTES SUD

Pour Neicy.
Pour papa.

C'est le sort de l'univers de fleurir et de s'épanouir et de mourir mais dans les choses humaines il n'y a pas de déclin et le zénith annonce déjà la venue de la nuit. L'esprit de l'homme est épuisé à l'apogée de sa réussite. Son midi est à la fois son crépuscule et le soir de sa journée.

Cormac McCarthy,
Méridien de sang.

Mais tant qu'on vous résistera, que rien ne vous retienne, pas même la vue d'un père dans les rangs ennemis.

Jules César

I

ARÊTE OUEST, JOHNSON'S GAP
BULL MOUNTAIN, GÉORGIE
1949

1.

— La famille, dit le vieil homme pour personne.

Ses mots restèrent en suspens dans un nuage d'haleine givrée avant de se dissiper dans le brouillard du petit matin. Riley Burroughs utilisait ce mot comme un charpentier se sert d'un marteau. Parfois il ne lui donnait qu'un petit coup en douceur pour orienter un proche vers sa façon de penser, mais il arrivait aussi qu'il l'assène avec toute la subtilité d'une masse de cinq kilos.

Le vieil homme était assis dans un fauteuil à bascule qu'il faisait grincer lentement sur les lattes en pin gauchies de la galerie du chalet. Le chalet faisait partie des abris de chasse que sa famille avait construits un peu partout sur Bull Mountain au fil des ans. C'est le grand-père de Rye, Johnson Burroughs, qui avait construit celui-ci. Rye imagina le vétéran du clan Burroughs assis au même endroit que lui cinquante ans auparavant, et se demanda s'il avait déjà eu un tel poids sur la conscience. Il aurait parié que oui.

Il sortit une blague à tabac de son manteau et roula une cigarette sur ses genoux. Depuis qu'il était tout petit, il sortait pour observer le paysage de Johnson's Gap s'éveiller. D'aussi bonne heure, le ciel était une ecchymose

violette. Le refrain rebattu des grenouilles et des grillons cédait peu à peu du terrain au carapatage des nuisibles et au chant des oiseaux – une relève de la garde sylvestre. Quand il faisait aussi froid que ce matin-là, la brume pesait sur les veinures du kudzu comme une chape de coton, si épaisse qu'on ne voyait pas ses pieds au travers. Ça ne manquait jamais de faire sourire Rye : l'idée que pour voir les nuages, les gens levaient la tête, et lui, pour voir les mêmes, n'avait qu'à la baisser. Il se figurait que c'était ce que devait ressentir Dieu.

Le soleil avait déjà entamé son ascension derrière lui, mais cette brèche était toujours la dernière à en voir la lumière. L'ombre projetée de l'arête ouest maintenait un écart de température d'environ dix degrés entre cette zone et le reste de la montagne. L'après-midi serait déjà bien avancé lorsque le soleil sécherait toute la rosée qui faisait scintiller la forêt. Seuls de minces rais de lumière perçaient l'épais feuillage des chênes et des pins sylvestres. Gamin, Rye croyait que ces rayons qui le réchauffaient étaient les doigts de Dieu, descendus jusque-là pour bénir cet endroit – pour veiller sur sa maison. Mais en grandissant, il s'était ravisé. Ces superstitions absurdes étaient bonnes pour les enfants qui lui couraient dans les pattes et les bonnes femmes, mais Riley se disait que s'il existait un Dieu de catéchisme qui veillait sur les gens de cette montagne, alors le boulot ne lui reviendrait pas toujours.

Le vieil homme, assis, fumait.

2.

Un bruit de pneus broyant le gravier gâta sa matinée. Il étouffa sa roulée et observa le vieux fourgon Ford à

plateau de son frère cadet se garer sur le chemin. Cooper Burroughs descendit et attrapa son fusil posé sur les fixations de la lunette arrière. Cooper était le demi-frère de Riley et il avait seize ans de moins que lui, mais c'était impossible à dire même en les voyant côte à côte. Ils avaient les mêmes traits taillés à la serpe que leur père, Thomas Burroughs, mais leurs joues encaissaient le poids de la vie à Bull Mountain, ce qui les faisait paraître beaucoup plus vieux qu'ils n'étaient. Cooper enfonça son chapeau sur ses cheveux roux en bataille et attrapa un baluchon posé sur le siège avant. Son fils de neuf ans, Gareth, émergea du côté passager et fit le tour du fourgon pour rejoindre son père. Rye secoua la tête et expira le restant de fumée froide de ses poumons.

Cooper tout craché, ça. Se radiner avec un paratonnerre dès qu'y a de l'orage dans l'air. Il sait que jamais je lui botterais le cul devant son gamin. Dommage qu'il utilise pas plus sa jugeote quand il faudrait.

Rye descendit les quelques marches de la galerie et ouvrit les bras.

— Bien le bonjour, mon frère… et mon neveu.

Cooper ne répondit pas tout de suite et ne prit pas la peine de cacher son mépris. D'une grimace, il cracha un filet gluant de jus de chique aux pieds de Rye.

— Te casse pas, Rye, on va y venir bien assez tôt. Il faut que je me remplisse la panse avant de devoir me farcir tes conneries.

Il essuya les restes de bave pris dans sa barbe. Rye planta ses talons dans le gravier et serra les poings. Au diable le gamin, il était prêt à en découdre. Mais Gareth fit un pas entre les deux hommes pour essayer de détendre l'atmosphère.

— Salut, oncle Rye.

Ils se toisèrent encore quelques secondes, puis Rye baissa les yeux en premier et s'accroupit pour saluer son neveu.

— Salut toi-même, jeune homme.

Il tendit les bras pour lui donner l'accolade, mais Cooper poussa son fils vers les marches du chalet. Rye se releva, bras ballants, et enfonça les mains dans les poches de son manteau. Un regard grave en direction des chênes du Japon et des bosquets d'érables, et il songea à nouveau à son grand-père. Il l'imagina planté là, à sa place. Les yeux tournés vers les mêmes arbres. Les os perclus de la même douleur. La matinée allait être longue.

3.

— Tes œufs, faut les touiller sans s'arrêter, dit Cooper à son fils en lui prenant la cuillère en bois des mains.

Il coupa un morceau de beurre qu'il laissa tomber dans la mixture jaune qui frémissait.

— Tu continues à mélanger, jusqu'à ce que ça bave plus. Comme ça. Compris ?

— Oui, p'pa.

Gareth prit la cuillère et imita son père. Cooper fit frire du lard et du bacon dans une poêle en fonte puis servit son fils et son frère comme si le combat de coqs de dehors n'avait jamais eu lieu. Ça se passe comme ça entre frères. C'est Gareth qui rompit le silence.

— P'pa, il dit que tu as tué un grizzli près de la crête, à l'époque.

— Ah il t'a dit ça ?

Rye jeta un œil à son frère, qui se contentait d'enfourner ses œufs et sa viande frite.

— Eh bien, ton papa, il s'est trompé. C'était pas un grizzli. C'était un ours brun.

— Il dit que tu l'as tué avec une seule cartouche. Il dit qu'y a personne d'autre qu'aurait pu faire ça.

— Ton papa, il exagère. Tu aurais pu le descendre tout pareil, je suis sûr.

— Et comment ça se fait que t'as pas accroché sa tête quelque part ? Ça, ça serait quelque chose.

Rye attendit que Cooper réponde, mais le frère ne leva pas le nez de son assiette.

— Gareth, écoute-moi bien tu veux ? Cet ours ? Je ne voulais pas le tuer. Je ne l'ai pas fait pour accrocher sa tête quelque part, ou pour avoir une histoire à raconter. Je l'ai abattu pour qu'on voie le bout de l'hiver. Si tu t'avises de tuer quelque chose sur cette montagne, tu ferais mieux d'avoir une bonne raison. Ici, on chasse par nécessité. Il y a que les imbéciles qui chassent pour le sport. Cet ours, il nous a réchauffés et nourris pendant des mois. Je lui devais ça. Tu comprends ce que ça veut dire ?

— Je crois.

— Ça veut dire que j'aurais déshonoré la vie qu'il menait si je l'avais tué juste pour avoir un trophée. C'est pas dans notre façon de faire. On l'a utilisé jusqu'au dernier morceau.

— Même la tête ?

— Même la tête.

Cooper l'ouvrit.

— Tu entends ce que te dit ton oncle ?

Gareth hocha la tête.

— Oui, p'pa.

— Bien, parce que c'est une leçon qui te resservira. Bon, assez parlé. Finis ton assiette, qu'on passe aux choses sérieuses.

Le reste du repas se passa en silence. Pendant qu'ils mangeaient, Rye observa le visage de Gareth. Un rond parfait, avec des joues roses quel que soit le temps, parsemées de

taches de rousseur. Il avait les yeux enfoncés dans leurs orbites, deux minces fentes comme ceux de son père. Il fallait qu'il les ouvre très grands pour qu'on puisse juger de leur couleur. Vraiment, c'était les yeux de Cooper. C'était le visage de Cooper, sans la barbe roussie, sans la crasse… ni la colère. Rye se rappela l'époque où son frère ressemblait à ça. Des centaines d'années auparavant.

Une fois le ventre plein, les deux hommes attrapèrent leurs fusils et étirèrent leurs muscles encore engourdis. Cooper se pencha pour enfoncer le bonnet de son fils sur ses oreilles.

— Tu restes bien couvert, et tu restes derrière moi. Si jamais tu prends froid, ta mère va me botter les fesses.

Le gamin acquiesça, mais l'impatience prenait le dessus et il ne quittait pas des yeux les armes longues. Son père lui avait permis de s'entraîner avec la carabine calibre .22, pour qu'il s'habitue au recul et à la portée, mais le petit voulait porter une arme d'homme.

— Est-ce que j'ai le droit de prendre un fusil, p'pa ? demanda-t-il en grattant son bonnet.

— Tu pourras pas tuer grand-chose si t'en as pas, répondit Cooper en prenant un fusil calibre .223 posé sur la tablette de cheminée. Il n'était pas neuf, mais lourd, et solide. Gareth s'en saisit et l'examina en faisant tout un cirque, pour bien montrer qu'il avait retenu ce que son père lui avait appris.

— Allez, on y va, dit Cooper, et ils se mirent en route vers les bois.

4.

La terre froide. C'était l'odeur qui régnait le matin sur la montagne. L'air était tellement saturé de cette odeur de

terre humide que ça bouchait le nez de Gareth. Il tenta de respirer par la bouche, mais au bout de quelques minutes à peine il avait comme de la poussière sur les dents.

— Tiens, dit Cooper en tendant un bandana bleu à son fils. Noue ça derrière ta tête et respire à travers.

Gareth prit le foulard et s'exécuta. Ils se remirent en marche.

— Je ne vais pas te laisser faire, Rye, dit Cooper en rejoignant son frère. Et arrête de vouloir me refourguer tes conneries, tu me feras jamais avaler que c'est ce qu'il y a de mieux pour la famille. Maman et les petits voyous qui traînent dans le coin goberont peut-être tes foutaises, mais à moi, tu me feras jamais dire que ton plan est une bonne chose. Parce que c'est franchement tout le contraire d'une bonne chose.

Gareth écoutait tout en jouant les sourds.

Rye s'était préparé à cette passe d'armes ; toute la matinée il s'était entraîné depuis son fauteuil à bascule, face à un public d'arbres.

— Tout ce qui permet de vivre sans s'inquiéter de savoir si on arrivera à faire bouillir la marmite est une bonne chose, Coop. C'est dans notre intérêt de…

— Oh arrête de me les briser avec ça, dit Cooper. Tu ferais mieux d'avoir quelque chose de plus solide. On mange à notre faim. Personne ne crève la dalle sur cette montagne. Sûrement pas toi, en tout cas.

Il fit un geste vers le ventre de Rye.

Un petit rire échappa à Gareth, et son père lui donna une tape derrière la tête.

— Toi, occupe-toi de tes oignons.

Le gamin reprit son air innocent et Cooper reporta son attention sur Rye.

— Les arbres de cette montagne rendent service à notre famille depuis cinquante ans. Cinquante ans, Rye.

Respecter ça, et même protéger ça, voilà ce qui est dans notre intérêt, je dirais. L'idée que t'aies perdu ça de vue me fait beaucoup de peine. Tu penses vraiment que vendre des droits de coupe sur une terre qui t'a vu naître, à une bande d'enfoirés de banquiers, c'est une bonne chose pour nous ? Ça me fend le cœur, Riley. Mais qu'est-ce qui te prend ? Je te reconnais plus.

— On se ferait d'un seul coup plus d'argent qu'on n'en verra jamais de toute notre vie.

— Et voilà qu'il recommence.

— Bon sang, Cooper, arrête de faire le mec droit dans ses bottes et écoute-moi.

Cooper cracha.

— Ça donnera à nos enfants, et aux enfants de nos enfants, de quoi se bâtir un avenir. Tu crois quand même pas qu'on va survivre les cinquante prochaines années en fourguant notre bourbon en Caroline du Nord et du Sud ?

— On s'en sort pour l'instant.

— Prends un peu de hauteur, Coop. S'en sortir, c'est pas suffisant. Ce qu'il faut, c'est bosser plus intelligemment, pas plus dur. Les alambics rapportent plus comme avant. Boire, c'est plus illégal. On peut pas compter que sur les bars clandestins et les salles de billard pour survivre. Notre fric est en train de s'évaporer. Et tu le sais très bien. Le marché est plus le même. Le reste du monde change de tactique, et nous on reste au point mort. On n'a pas une chance de s'en sortir comme ça. Le contrat avec Puckett nous rapportera trois fois plus que dix ans de contrebande. C'est l'occasion pour nos enfants de…

— Attends une minute. Comment ça, "nos" enfants ? Comme si t'avais un poulain dans la course. Il me semble que le petit qui nous suit est le seul gamin de cette

montagne à s'appeler Burroughs. Et t'es en train de me dire que tu veux faire venir des machines qui détruiront sa montagne pour qu'il ait un avenir ?

— Il faut bien que quelqu'un s'occupe de lui.

Cooper s'arrêta.

— P'pa, dit Gareth en tirant sur la manche de son père. P'pa, regarde.

Cooper baissa les yeux vers ce que lui montrait son fils, puis se pencha pour ramasser une motte de boue noire. Il la porta à son nez, puis à celui de Gareth.

— Tu sens ?

— Han-han.

— Elle est toute fraîche. On se rapproche. Tiens-toi prêt.

Ils continuèrent à marcher. La conversation reprit au bout de quelques minutes, mais à voix basse.

— L'argent sera une force pour notre famille, Coop. On pourra l'investir dans des affaires légales. Finie la vie de hors-la-loi. Me dis pas que tu comprends pas. On peut pas vivre comme ça éternellement.

— J'ai d'autres plans.

— Mais quels autres plans ? Planter ton chanvre sur la face nord ?

Si le fait que son frère soit au courant de ses intentions surprit Cooper, il n'en montra rien. Il se contenta de hausser les épaules.

— Ouais, je suis au courant, dit Rye. Je sais tout ce qui se passe sur cette montagne. Je suis obligé. Je sais aussi que c'est une idée absurde qui nous fera faire machine arrière. Lancer ce genre de business, ça fera qu'apporter plus de flingues, de flics et d'étrangers – ce qui est bien pire que les banquiers. C'est ça que tu veux ? C'est ce que tu veux pour lui ?

Rye fit un geste en direction de Gareth.

— Et puis, je vois pas trop la différence entre déboiser quelques hectares pour que tu cultives ta merde, ou laisser Puckett déboiser sa zone… légalement ?

— Réveille-toi, Rye. Tu crois vraiment qu'ils s'arrêteront là ? Qu'on pourra se débarrasser d'eux une fois qu'ils auront mis le grappin sur une parcelle ?

— Oui, je le crois. C'est la condition qu'ils ont acceptée.

L'espace d'un instant, la colère quitta Cooper et son visage se détendit. Il regarda son frère, puis son fils.

— C'est la condition qu'ils ont acceptée ? répéta-t-il calmement.

— Parfaitement, dit Rye.

— Ce qui veut dire que tu les as déjà rencontrés. Et que tu as négocié.

— Évidemment que j'ai négocié.

5.

Ils marchèrent en silence sur environ cinq cents mètres. Ils suivaient un chemin envahi d'herbes hautes et s'arrêtaient souvent, le temps que Cooper montre à son fils les traces de l'animal qu'ils pistaient : brindilles cassées, empreintes de sabots dans la boue, fumées morcelées. Ils avaient presque atteint la source de Bear Creek lorsque Cooper s'adressa à Rye en chuchotant.

— Tu as déjà signé le contrat, pas vrai ?

Rye éprouva davantage de soulagement que de honte. Enfin, il pouvait se libérer.

— Oui, dit-il. C'est fait. Ils nous envoient un de leurs représentants avec les papiers aujourd'hui. Je sais que tu m'en veux pour l'instant, mais un jour, tu me remercieras. Je te le promets. Tu comprendras.

Cooper s'arrêta à nouveau.

— Allez, quoi, frérot, combien de temps on va encore se…

— Chhhh, siffla Cooper, un doigt sur la bouche.

Il regardait, derrière son frère, ce que Gareth avait déjà repéré. À moins de vingt mètres d'eux se tenait un imposant cerf huit cors qui se désaltérait aux rapides de Bear Creek. Le bruit des petites cascades couvrait celui des hommes. Cooper fit signe à son frère de se positionner en amont et il installa Gareth pour son tir derrière un tas de branches de pin mortes. Rye s'exécuta. Il avança entre les arbres sans quitter la bête des yeux. Cooper s'agenouilla près de son fils, qui pointait déjà son fusil sur le cerf. Il posa une main sur son épaule et lui rappela de respirer.

— Détends-toi, fiston. Dès que le gros muscle sous son cou est dans ta ligne de mire, ne bouge plus. Là où sa fourrure blanchit. Tu vois ?

— Oui, p'pa.

Le cerf leva la tête du ruisseau, comme s'il les entendait parler, et regarda dans leur direction. Rye se tenait à environ dix mètres de Cooper et Gareth, sur leur gauche. Personne ne respira jusqu'à ce que le cerf baisse à nouveau la tête au-dessus de l'eau.

— Dès que tu te sens prêt, fiston. Tu tires.

Cooper épaula lui aussi son fusil à travers les branchages, côte à côte avec son fils. Gareth était immobile. Prêt. Tandis que le doigt du gamin appuyait sur la détente, comme son père lui avait montré, Cooper orienta le canon de son arme vers la gauche. Deux tirs résonnèrent dans la forêt. Deux tirs qui n'en faisaient qu'un. La bête chancela vers l'arrière sous l'effet de l'impact, puis fit un bond en avant, comme pour échapper à son destin. Ses pattes tremblèrent sous son poids, et elle finit par tomber.

Riley Burroughs, lui, ne chancela pas lorsque la balle de gros calibre de son frère lui transperça le cou. Son corps tomba immédiatement avec un bruit sourd et il se vida de son sang dans la boue.

6.

Cooper réarma son fusil avant de s'approcher prudemment du corps de Rye. Il lui donna un violent coup de pied dans le ventre. L'impression de taper dans un sac de sable. Une fois certain que Rye était mort, il abaissa son arme et regarda son fils. Gareth avait laissé tomber son propre fusil à terre et il essayait de comprendre ce qui venait de se passer. Pas de larmes – pas encore –, rien que du désarroi et de l'adrénaline. Cooper baissa les yeux sur les joues creuses de son frère qui viraient au gris et lui cracha un glaviot de jus de chique en travers du visage.

Et ce fut tout.

Cooper posa son fusil contre un arbre et s'assit dans l'herbe humide à côté de Gareth. Le garçon songea à s'échapper, mais il n'était pas fou. L'idée lui sortit de la tête aussi vite qu'elle y était entrée. Il resta assis à regarder son père qui extirpait sa boulette de chique de ses babines pour la lancer dans un buisson.

— Regarde autour de toi, fiston.

Mais Gareth avait les yeux rivés sur son père.

— Je t'ai demandé quelque chose, Gareth. Tu ferais mieux d'obéir. Regarde autour de toi. Je ne le dirai pas une troisième fois.

Gareth obéit. Il regarda le cerf qu'il venait de tuer au bord du ruisseau, se tourna vers le sentier par lequel ils étaient venus. Il évita délibérément l'endroit où gisait

le corps de son oncle. Les doigts de Cooper furetaient dans une boîte à tabac en alu.

— Qu'est-ce que tu vois ?

Gareth avait de la craie plein la bouche. Il se racla la gorge deux fois avant de pouvoir parler.

— Des arbres, p'pa. Des arbres et la forêt.

— C'est tout ?

Gareth avait peur de répondre à côté de la plaque.

— Oui, p'pa.

— Alors tu ne vois pas ce qui compte le plus. Les arbres et la forêt, ce n'est qu'une partie.

Les larmes étaient sur le point de déborder au coin des yeux du gamin.

— C'est la maison, dit Cooper. C'est chez nous. Où que tu regardes, dans n'importe quelle direction, c'est à nous – à toi. Y a rien de plus important que ça. Et je suis prêt à tout pour que ça reste comme ça. Même si ça implique de faire une chose qui me coûte.

— Mais est-ce que c'est pas aussi la maison d'oncle Rye ?

Gareth ferma fort les yeux, prêt à encaisser le revers de la main de son père, mais la gifle ne vint pas.

— Plus maintenant, dit Cooper.

D'une main, il ajusta à nouveau le bonnet de son fils et essuya les larmes de ses joues rosies et gercées.

— Je t'autorise à pleurer, là, maintenant, mais après ça, plus question, tu m'entends ?

Gareth hocha la tête.

— Tu m'entends ?

— Oui, p'pa.

— Bien. Alors il nous reste une chose à faire avant de préparer le cerf et de le traîner jusqu'à la maison.

Cooper défit le nœud de pêcheur de son paquetage et en sortit une vieille pelle pliante de l'armée.

Il la tendit à Gareth.

Cooper Burroughs s'assit et chiqua du tabac pendant qu'il observait son fils de neuf ans creuser sa première tombe. Une leçon autrement importante que l'exécution d'un cerf huit cors.

II

CLAYTON BURROUGHS
VALLÉE DE WAYMORE, GÉORGIE
2015

1.

Ça, c'est bien ta veine. Passer toute la semaine, et pas loin de tout le week-end, cloîtré dans un bureau à remplir de la paperasse ou à se taper les corvées de la petite liste de ta femme, en vue d'être tranquille quelques heures dimanche matin, et tous tes plans qui se cassent la gueule à cause d'un coup de fil.

Je savais que j'aurais dû laisser sonner.

Clayton gara sa Bronco sur l'emplacement réservé au SHÉRIF DU COMTÉ DE MCFALLS. Il sortit de son véhicule et fit un pas sur la place où aurait dû se trouver la voiture de son adjoint. Son menton tomba sur sa poitrine. Le soleil se levait derrière le motel et le bureau de poste de l'autre côté de la rue ; pas la vue qu'il aurait aimé avoir de l'aube ce matin. Il aurait dû être dans le ruisseau jusqu'en haut des cuisses à cette heure-ci. Un long soupir lui échappa en sifflant. Il remonta son ceinturon et entra dans les bureaux.

— Bonjour, shérif.

— Ça reste encore à voir, Cricket.

Cricket, la secrétaire de Clayton, était une petite chose d'une vingtaine d'années, dont on pouvait dire qu'elle avait une sorte de beauté cachée. Si la lumière tombait

sur elle pile comme il fallait, son visage pouvait mériter qu'on s'y attarde, mais la plupart du temps, avec ses cheveux châtains ternes tirés en chignon strict, elle avait la faculté de se fondre dans le papier peint. Elle remonta ses lunettes à l'épaisse monture plastique sur son nez et ferma ce qu'elle était en train de faire sur l'ordinateur de la station.

— Désolée de vous faire venir un dimanche shérif, mais on a pensé qu'il valait mieux vous prévenir tout de suite.

Elle se leva et tendit un dossier à Clayton.

— Ne t'en fais pas, Cricket, ce n'est pas de ta faute, dit Clayton en feuilletant le dossier. Tu m'as évité l'église avec les beaux-parents, donc je n'y perds pas tant que ça. Mais bon, j'avais quand même prévu une petite partie de pêche.

Cricket, comme d'habitude, se montrait très professionnelle.

— Notre invité est dans la cellule n° 1.

Elle fit un geste en direction des deux cellules au bout du petit couloir, à peine assez grandes pour contenir un lit de camp et une chaise percée en inox chacune.

— Et Choctaw ?

— Il attend dans votre bureau.

Clayton jeta un œil au bout du couloir, puis sur la porte de son bureau, se demandant quelle prise de tête se coltiner en premier. Il choisit le casse-pieds qu'il connaissait.

2.

— Bien, dit le shérif en sirotant son café. Commence par le commencement.

Sur la chaise qui faisait face au bureau, Choctaw rentra la tête dans les épaules et releva un peu son stetson. L'adjoint était du genre sec, au point que sa peau ressemblait à du film plastique tendu sur ses os, et il se tortillait sur son siège comme un lycéen convoqué devant le proviseur.

— D'accord, dit-il. Il y a quelques jours de ça, j'ai fait une virée un soir avec mon pote Chester. Vous vous souvenez de lui ? On a fait l'Irak ensemble. Il est descendu du Tennessee il y a un mois ou deux après sa dernière période de service. Je l'ai amené au bureau.

Le shérif acquiesça.

— Ouais, je me souviens de lui.

— Cool. Bref. On a une façon bien à nous de se chambrer, qui remonte à l'époque où on réparait des tout-terrain dans le désert. On fait les cons, quoi. Enfin bon, la semaine dernière, je me suis acheté une poupée gonflable et…

Le shérif leva une main.

— Attends. Une poupée, un gadget sexuel ?

— Ouais, c'est ça. Une Sally Trois Trous. C'est pas donné, d'ailleurs.

— Merci pour le tuyau. Mais où est-ce que tu t'es dégoté ça dans le coin ?

— Internet, chef. J'ai même ouvert un compte PayPal rien que pour ça.

— Un compte papal ?

— Non, PayPal… répéta l'adjoint, perplexe.

L'incompréhension se lisait dans les yeux gris-vert du shérif. Il s'assit et caressa sa barbe.

— Bon, écoutez, c'est pas grave. On s'égare. Si je vous raconte ça, c'est parce que j'ai acheté cette poupée pour faire un coup à Chester. Quand j'y pense, j'aurais dû acheter une pompe à vélo en même temps, parce que j'ai bien cru que j'allais me choper un anévrisme en la gonflant.

— Qu'est-ce que tes histoires ont à voir avec hier soir ?

— J'y viens. Un peu de patience. Deux ou trois jours après avoir reçu la poupée, je l'ai installée, toute pimpante, sur le siège passager de la bagnole de Chester, juste avant qu'il sorte du Pair O'Jacks, ce bar près de la 75, en direction de Roswell. Vous voyez cet endroit ?

— Han-han.

— OK, bon, au moment où il s'installe dans la voiture, c'est moi qu'il s'attend à trouver à côté de lui, mais au lieu de ça, il tombe sur Sally Trois Trous. J'ai bien cru qu'il allait se chier dessus avant de réussir à sortir de cette bagnole.

L'adjoint attendit que son chef s'esclaffe, en vain. Le shérif continua à le fixer, comme s'il essayait de déterminer son niveau de stupidité.

— Est-ce qu'on s'approche des raisons qui font qu'on se retrouve dans mon bureau d'aussi bonne heure un dimanche matin, alors qu'on préférerait nettement être ailleurs ?

Il releva lui aussi le bord de son chapeau et se carra dans sa chaise pivotante, les bras croisés.

— Non mais c'était hilarant, insista Choctaw. Enfin, j'imagine qu'il fallait être présent.

— Comme tu dis.

— Enfin bon, après ça, la balle était dans le camp de Chester, ce qui m'amène à hier soir.

— J'ai failli attendre.

Choctaw ôta son chapeau, lissa ses cheveux noirs et brillants vers l'arrière et le remit, bien bas sur le front.

— Donc. Je suis en patrouille, et Chester est avec moi dans la voiture.

Il leva les deux mains face au shérif pour contrer un éventuel regard de biais.

— Je sais que vous n'aimez pas trop ça, alors pas la peine de le dire.

Le shérif se mordit la lèvre et souffla par le nez. Lui aussi retira son chapeau, libérant une chevelure châtain-rouille hirsute, et le posa sur son bureau.

— Continue, dit-il en se grattant les tempes, à l'endroit où son chapeau le serrait, et où les premières nuances de gris commençaient à apparaître.

— Chester me bassine pour qu'on s'arrête au Texaco sur la 56 pour acheter du tabac à chiquer et je sais pas quoi.

L'adjoint s'arrêta et réfléchit à ce qu'il venait de dire.

— Vous savez quoi, chef ? J'aurais dû me douter que c'était pas clair dès le début. En général, il insiste pour qu'on aille jusque chez Pollard pour pouvoir reluquer sa fille, qui tient la caisse. Elle vient d'avoir dix-huit ans, mais je vous jure qu'elle en fait plus. Je sais pas comment le vieux Pollard…

— Ne nous égarons pas.

— Pardon. Bref, j'aurais dû sentir que c'était bizarre, mais sur le coup, ça m'a échappé.

— Le fin limier en action.

— Donc. Je m'arrête au Texaco, et Chester me tend quelques billets et il me demande d'y aller, comme si j'étais son esclave, mais bon, il est paresseux, c'est comme ça, alors j'y vais.

— Et où était Chester ?

— Dans la voiture.

— Tu as laissé Chester seul dans une voiture de patrouille ?

— Chef, c'est un mec de confiance, répondit Choctaw, complètement à côté de la plaque. Donc, je vais dans la boutique et je laisse le moteur tourner.

— Tu as laissé le moteur de ta voiture de patrouille tourner alors qu'il y avait un civil à l'intérieur ?

— Ouais chef, comme si vous l'aviez jamais fait.

Le shérif tira sur sa barbe.

— Continue.

— J'en étais où ? Ah oui, donc j'entre, et je vous le mets dans le mille, y a un crétin de camé en train de faire un braquage avec un petit calibre. J'ai bien failli me chier dessus. J'ai su au premier coup d'œil qu'il était pas du coin.

Il arqua un sourcil à l'adresse du shérif pour faire allusion à la couleur de peau du criminel.

— Un Noir, qui devait ramasser un peu de cash en rentrant à Atlanta.

Parce que tous les Noirs sont originaires d'Atlanta. C'est bien connu.

— Mais le mec a pas de bol. Il se met à flipper en voyant un représentant des forces de l'ordre, alors il braque son joujou sur moi. Je lui fais, "Mec, qu'est-ce que tu me fais ? Je suis flic. Pose-moi ça sur le comptoir, tu es en état d'arrestation." Je me suis dit qu'il savait comment fallait se mettre, il devait avoir fait ça toute sa vie.

— Tu sais Choctaw, je te trouve bien prompt à juger pour quelqu'un qui est issu d'une minorité.

— Mais chef, je suis amérindien qu'à cinquante pour cent. Pour le reste, je suis cent pour cent plouc à l'ancienne.

— Ça fait cent cinquante pour cent.

— Hum.

Le shérif poussa un nouveau soupir. Il avait de sérieux doutes sur l'existence de sang indien dans le corps de son adjoint. La peau de Choctaw avait une teinte légèrement foncée qu'on ne remarquait que si quelqu'un le soulignait. Il aurait même pu être mexicain, mais là n'était pas le sujet.

— Est-ce que tu l'as mis en joue ?

— Pas eu le temps. Dès que je lui ai dit de poser son arme, il a flippé et il s'est mis à tirer en l'air. Des dalles

du faux plafond et de la poussière ont commencé à tomber de partout, j'y voyais plus rien. J'ai dégainé, mais j'ai pas tiré.

— Et après ?

— Dans la pagaille, cet abruti se fait la malle. J'ai pas le temps de m'en rendre compte qu'il est déjà dehors. Mais il est à pied, le con. Alors il saute dans la première voiture qu'il trouve.

— Ton véhicule de patrouille.

— Ouaip. Le temps que je sorte, il était déjà parti sur les chapeaux de roues.

— Et ton ami ?

— Chester ?

Le shérif parla le menton contre sa poitrine.

— Oui. Chester.

— Chester, il calcule pas du tout ce qui se passe à l'intérieur, il est trop occupé à préparer sa vengeance.

L'adjoint se pencha en avant.

— Vous allez pas me croire. Chester a stocké deux énormes sacs de chips d'emballage derrière la machine à glace du Texaco un peu plus tôt dans la journée. C'est pour ça qu'il a insisté pour qu'on s'arrête là. Dès que je suis entré dans la boutique, il est allé les chercher pour les vider dans ma voiture.

Un océan de silence inonda le bureau du shérif.

— Des chips ? demanda-t-il en plissant les yeux.

— Pas des vraies chips, chef, des chips d'emballage. Vous savez, les flocons en polystyrène qu'on met dans les colis.

— Bien. Des chips d'emballage.

Il commençait à avoir mal à la tête.

— Voilà. Donc ce débile a volé une voiture de police pleine de chips en polystyrène. Le type le moins chanceux de la planète, quand même. Il a pas dû la monter

à plus de soixante kilomètres-heure avant de se retrouver dans une putain de boule à neige.

Un rire échappa au shérif, comme une quinte de toux. Il ne voulait pas, mais c'était plus fort que lui. Choctaw se joignit à lui.

— Je vous jure, chef. Les chips se sont mises à voltiger dans tous les sens, et bim, il s'est payé un poteau téléphonique sur le trottoir d'en face. Franchement, je pourrais pas inventer un truc pareil. Donc c'est pour ça qu'y a un jeune Black amoché dans la cellule nº 1 et que la voiture nº 3 est au garage. C'est la vérité, chef. Juré craché.

— Et où est ton ami ?

— Chester ?

Cette fois le shérif attendit sans répondre.

— Il est chez moi. Il a la trouille de se faire coffrer pour obstruction à la justice, ou un truc de ce genre. Ou même de devoir payer les réparations du véhicule.

— Dis-lui de ne pas s'en faire, il n'aura rien à débourser pour les dégâts.

— Oh merci chef, je savais que…

— C'est toi qui vas payer.

Choctaw se dégonfla comme un ballon de baudruche. Il scruta le visage barbu du shérif en quête d'une trace de sarcasme. Après tout, peut-être qu'il plaisantait. Mais non.

— Oh allez quoi, Clayton, vu les circonstances je ne pouvais pas…

L'adjoint fut interrompu par le bip de l'interphone du shérif, et les deux hommes écoutèrent la voix timide de Cricket que crachait le haut-parleur.

— *Shérif Burroughs, j'ai un agent fédéral à l'accueil pour vous.*

3.

Le shérif regarda sa montre.

— Il est neuf heures et demie.

— *J'en ai bien conscience, shérif*, crépita la voix de Cricket.

— Sans compter qu'on est dimanche matin.

— *Oui, je sais, chef. Vous préférez que je lui dise de revenir demain ?*

Le shérif réfléchit et se demanda si c'était possible. Il pouvait peut-être s'échapper par la fenêtre.

— *Monsieur ?*

— Non, non. Fais-le entrer.

Le shérif remit son chapeau et lança un regard à son adjoint, qui haussa les épaules. Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit sur un homme séduisant d'environ quarante-cinq ans, peut-être moins, aux traits ciselés, les cheveux bruns coupés court, les yeux gris tempête. Cricket, qui avait toujours les cheveux attachés, s'était débrouillée pour les lâcher et même pour retirer ses lunettes et adresser un sourire à l'agent avant de refermer la porte derrière lui. Clayton s'en amusa. Choctaw se trémoussa sur sa chaise.

L'agent portait une veste bleu marine, une cravate assortie, et une chemise blanche amidonnée rentrée dans un jean. Porter une cravate avec un jean en disait long sur le type, mais Clayton appréciait l'effort de vouloir se fondre parmi les culs-terreux. La plupart des fédéraux ne prenaient même pas la peine d'ôter leurs lunettes noires de marque quand ils entraient dans son bureau.

L'agent tendit la main devant lui avec un sourire étincelant de représentant. Clayton songea aux requins qu'on voyait dans les dessins animés pour enfants, mais il se leva quand même. À la différence de son adjoint.